

# La Fête de l'Ours chez les Ainu

par M. Florent MORTIER.

---

La fête de l'Ours chez les anciens habitants du Japon est aujourd'hui la plus caractéristique. Il est intéressant d'en rechercher le sens. Le dieu principal des Ainu est le feu. C'est l'Agni des Vêda, des Brahmanes, le feu du foyer des Sibériens, des Mongols, des Chinois, des anciens européens. Dans nos campagnes le culte du feu a disparu : mais c'est encore autour du foyer que se groupent les images et manifestations pieuses. Chez les Ainu le foyer est au milieu de la hutte ; le mur de l'âtre, protection contre l'incendie, étant inconnu dans les habitations primitives comme dans les tentes. Les divinités inférieures reçoivent les honneurs devant la haie sainte : celle-ci est dressée devant la fenêtre du sud ou sur le rivage de la mer.

Kamui-oposam est le nom donné à l'ourson avant de le tuer pour la sainte fête. Remarquons que le mot kamui, en japonais kamu, a un premier sens : ka, au-dessus, c'est comme super, latin, uper grec ; ka se retrouve dans kando, ciel. Kamu signifie couvrir ; la lettre i est une particule qui forme les substantifs impliquant personne, chose, il, elle, kamui se traduit par : celui qui couvre. Mais il signifie tout ce qui est grand, bon, important, terrible et même mauvais. Employé comme préfixe ce mot prend le sens d'un adjectif. Kamui-vera, un vent violent. Employé comme suffixe, il peut avoir le sens d'un nom : Abe kamui, le dieu du feu ; Rera kamui, le dieu du vent ; kamui-chip, barquette portant des figurines de paille ou des inao et poussée sur la rivière ou la mer pour y emporter les malélices. Cette coutume se retrouve chez les riverains du Fleuve Jaune aux confins du Tibet. Kamui-shokti ce sont les cendres de l'âtre, siège du dieu du feu. Japonais et chinois transcrivent le mot kamui par le caractère chinois chenn qui signifie esprit, spirituel.

L'inao ou inau, dont nous venons de parler mérite quelque explication. La vie des Ainu est parsemée d'inao. Les inao sont des bâtons de trois quarts de mètre, auxquels sont attachés de multiples façons des copeaux de bois, de bambou, etc. On les fixe dans le sol. Ils servent d'offrande aux dieux et portent une marque indiquant le donateur. On peut rapprocher des inao, sans les confondre, les go dei japonais qui sont des chiffons et des bandes de papier remplaçant les habits offerts dans les temples Shintoïstes. Les bâtons des inao sont de saule, de l'arbrisseau lilas ou autre bois. Rien de plus criminel que de dérober les inao ; cet acte prive le

donateur des faveurs qu'il peut en attendre. Inao-sak-guru, homme sans inao est une très grave injure. Inao-su est une espèce de couronne tressée de copeaux et portée par les hommes au cours du repos de l'ours. Inao-chipa est l'extrémité sud de la maison où se trouvent les inao ; inao-nisusu un bois dont on fait des fétiches.

Tous les peuples du nord de l'Asie ont professé pour l'ours quelque vénération craintive ou intéressée. Les Samoyèdes, qui habitent le bord de l'Océan glacial, disent que son âme est quasi immortelle. Il est le fruit de la femme et de quelque esprit.

Les Ostiaks, du bassin de l'Ob, le nomment fils du Ciel, et tout chasseur qui le rencontre lui présente ses excuses après l'avoir tué.

Chez les Goldes la femme enceinte avale l'iris de l'œil d'un ours : ce qui assure une excellente vue à sa progéniture. A l'effet de chasser la maladie, on fabrique des fétiches en forme d'ours assis et on lui fait une offrande de bouillie de grauau.

Les bachirs de l'oural prétendent qu'il est le fils de quelque divinité puissante et qu'il sait tout. Pour les Tongouses du fleuve Amour c'est un sorcier; pour les Tongouses Orotchones c'est un dieu déchu. Les Bouriates pensent que c'est le plus fort des hommes que dieu changea en ours.

Selon la croyance des habitants mongols de l'Altaï c'est un ancien khan qui eut la fantasia de se métamorphoser en bête. Certains mongols estiment que les bouddha vivants élèvent un ours, dont du moins ils écoutent les conseils. (1) Chez ces peuples le nom de l'ours n'est pas prononcé, on le nomme le petit vieillard. Ce qui rappelle le nom donné par les chinois au loup : San-lao-ie, le troisième vieux seigneur. Quelques-uns le désignent par il, ou lui, indiquant la troisième personne ; quelquefois par Millekka, Michel.

Les Aïnou de Yézo au nord du Japon, des Kouriles, de Sakhaline de même que les Guiliaks célèbrent la fête de l'ours avec un appareil particulier. Elle a lieu en automne et pendant les mois d'hiver. La fête porte le nom de Iyomande, c'est à dire « renvoi » ; ce n'est nullement une fête d'adoration de l'ours.

L'espèce d'animal dont il est question est l'*Ursus arctos* L., le seul existant à Jézo, ou Hokkodai. Les Aïnou regardent cet animal comme nuisible, entrant dans les étables et tuant les animaux. Cependant il est aussi profitable, sa chair est recherchée, sa fourrure sert d'habillement et sa bile constitue un médicament. Il est aussi kamui vénérable.

C'est un sujet de fierté pour les chasseurs d'avoir capturé un ou deux ours. Cela donne lieu à des fêtes familiales et à force libations. L'ani-

---

(1) L'écrivain chinois H wai-nan-tze chap. XV. établit dès l'antiquité que la chair de l'ours développe singulièrement les forces du corps de l'homme.

mal est nourri à la maison. Si longtemps que ses griffes sont inoffensives, il est le compagnon de jeu des enfants. Bien plus il est nourri au sein des femmes. Au pays de l'Amazone, on rencontre cette même façon d'élever les singes. Séparé de sa mère le jeune ours crie horriblement, mais on y remédie en le prenant auprès de soi au lit, de la sorte la solitude ne l'effraie plus. Il arrive qu'au cours de ses instructions le missionnaire surprend les jeunes femmes néophytes se passer le jeune ourson pour le nourrir, tout en ayant l'air bien attentif.

Quand l'animal a grandi on l'enferme dans une cage de bois de forme cubique et située à proximité de la maison du maître. Huit solides perches, deux à chaque coin, sont enfoncées dans le sol. A quelque vingt centimètres de la terre, on fixe des soliveaux horizontalement : ils formeront le fond de la cage. Ensuite on superpose progressivement aux quatre côtés des perches fort solides et liées aux poteaux. L'ourson y étant enfermé, on couvre la cage avec des planches et des soliveaux : le tout est lié par des cordes. Cette cage mesure environ un mètre cube.

Comme les dents de l'animal entament souvent les bois, on prendra soin de les remplacer à temps.

Le plus souvent l'ours appartient au plus riche du village, et est nourri par lui. Cela n'exclut pas que d'autres apportent une partie de la pitance, mais c'est l'aïeule qui le place dans la cage.

La mort de l'ourson avant la fête qui l'attend est une calamité, on pleure cet être aimé, on en porte le deuil. La famille le prie de faire auprès de ses parents rapport favorable. Sa viande ne se mange pas comme s'il avait été tué à la fête. Mais sa tête est perchée sur la sainte haie comme un démonifuge et une relique à vénérer. On lui fait des offrandes de complaisance avec des friandises et la saké, bière de riz.

Quelque fois l'ours est promené dans le village pour lui donner du mouvement, ou le mener au bain. Il s'agit alors de le lier de telle façon que l'aimable animal ne puisse se jeter sur ses gardiens ; attaché par deux cordes et tiré de deux côtés il ne peut se lancer sur aucun d'eux. La façon dont il entre et sort des maisons est un augure. A l'approche de la fête, les femmes tressent une ceinture avec laquelle l'ours sera lié. On y attache des sachets renfermant un peu de nourriture qui lui sera offerte.

Il faut être assez riche pour donner une fête de l'ours, à raison de la grande quantité de saké, absorbé par les invités. A l'approche du jour solennel, l'hôte distingué lance ses invitations. Le texte nous éclaire déjà sur le sens de la cérémonie. — « Moi, un tel, j'ai l'intention de renvoyer le petit kamui à sa maison aux montagnes. — Frères et maîtres venez à la fête. Venez. — »

Les hommes désireux de répondre à l'invitation se font raser le front et le cou par leur mère ou leur épouse. C'est une toilette qui n'a nulle signi-

fication particulière, elle est propre aux chinois et aux sibériens. A cette occasion on découpe de nombreux fétiches pour les offrir aux esprits et aux mânes des ancêtres. Les femmes de leur côté préparent des gâteaux et des friandises. On sort les plus beaux atours et les bijoux : des habits de soie aux broderies quelque peu défraîchies. Il y en a qui jadis ont garni les garderobes des théâtres japonais. Les jeunes filles se font des boucles d'oreilles avec des lianes.

Au cours de la soirée qui précède l'immolation, le propriétaire expose ses trésors : sabres japonais, lames primitives, fourrures etc. Enfin l'heure de la cérémonie approche. La sainte haie est décorée de cinq nouveaux inao : on y a attaché des copeaux de bambou toujours verts, signes de la permanence de la vie. On y place des carquois, des glaives, des flèches et des arcs avec lesquels l'ourson sera tué ; des colliers et des boucles d'oreilles devant servir à orner la victime.

Les vieilles femmes agenouillées, les mains appuyées sur le sol viennent pleurer et sangloter devant la cage; celle qui durant deux ans a nourri l'animal donne le signal des lamentations. Quelquefois l'ours a été attaché à un arbre dès la veille, et un orateur est venu lui tenir un discours jusqu'aux premiers rayons de l'aurore, tenant en main un bâton orné d'un inao.

Enfin une danse s'organise devant l'ours : femmes et enfants chantent et battent les mains. Les hommes suivent sans exception. Bientôt des ainou s'avancent vers la cage et avec précaution et adresse, passent une corde autour du cou et sous l'épaule droite, une autre sous l'épaule gauche et en cas de nécessité sous l'arrière train. Deux hommes tiennent solidement le nez de la bête. On lui met la ceinture tressée par les femmes, ainsi que les boucles d'oreilles préparées par les enfants.

« N'aie pas peur, a-t-on déjà dit à l'animal : nous vous aimons tous. » On ne te fera aucun mal. Tu étais petit ; nous t'avons nourri. Cela ne peut cependant durer indéfiniment. Aujourd'hui tu sera le héros de la fête. »

Les sacrifices sanglants ne manquent pas de cruauté et conviennent aux primitifs. — L'immolation de l'ours ne constitue pas une exception.

La bête ayant été tirée hors de la cage, l'assistance crie, gesticule et l'excite au moyen de flèches émoussées lancées contre lui. Plus il devient furieux, plus grande est la joie, on le frappe même à coups de bâtons. Quand l'animal montre quelque signe d'épuisement, il est lié à un pieu orné de fétiches et d'iano. La pauvre bête se repose-t-elle, l'excitation recommence.

Enfin les jeunes gens se lancent vers elle et la terrassent, pendant qu'on lui met une pièce de bois dans la bouche. Deux hommes lui tirent les pattes de devant et deux celles de derrière. Deux pièces de bois sont amenées, l'une sur le gosier et l'autre sous le cou, et on appuie fermement

sur les extrémités, ce qui étouffe l'animal. Un homme lui donne un coup de poignard dans le cœur ou lui tire une flèche, prenant soin que le sang ne se perde pas ; car si une goutte était perdue, la vengeance des dieux se ferait sentir. Les anciens ont le privilège de boire ce sang. Le gouvernement japonais a défendu d'étrangler la victime ; comme il s'efforce d'ailleurs de faire disparaître la fête elle-même. Quand on étouffe l'animal on se précipite pour empêcher les cris. Ce geste est conforme à celui des Vêda qui prévenaient tout cri de la victime, imputé d'ailleurs au sacrificeur comme un péché. Il en était de même chez les Incas du Pérou quand la jeune fille immolée jetait un cri. C'est pourquoi on appuyait un bâton sur sa gorge.

L'ours tué, on procède à son utilisation immédiate. Le sac biliaire est mis en réserve comme médicament, une partie des entrailles feront fonction de vitres ; la graisse et la cervelle sont bouillies ; les blanc des yeux sera efficace contre les maladies ; le foie est mangé cru. Le corps du chasseur peint avec le sang, acquerra une adresse nouvelle.

La peau est laissée attachée à la tête et le tout déposé sur la natte de fétiche qui en l'occurrence est la tête même. A côté de la tête sont placés des poissons séchés liés en bottes, des filandres de millet aplatis ; un peigne à moustache est mis près du museau, même si l'ours est une femelle.

Remarquons que la tête a été introduite par la fenêtre et non par la porte de la maison : si celle-ci n'a pas de fenêtre on passera la tête par l'ouverture de cheminée pratiquée dans le toit.

Entretiens on a bouilli une partie de la viande et distribué des friandises aux invités. A la tête de l'ours on offre de sa viande et de son sang. C'est alors que le chef dit : « Accepte toutes ces choses que j'offre selon la tradition de mes parents. Je suis devenu adulte et fus préservé des maux. Dis leur cela. Et maintenant, que le cher petit kamui a mangé, mangeons et vénérons-le. »

Prenant alors un bol rempli de nourriture, le chef salue et en offre un peu au feu du foyer autour duquel l'assistance a pris place : puis il continue la distribution aux convives. Ce bol s'appelle marapto-itang — la coupe de la fête par excellence.

C'est alors qu'on fait la toilette de la tête de l'ours. Une ouverture est pratiquée dans la partie gauche de derrière de la boîte crânienne de l'ours mâle, de la partie droite si l'ours est femelle, pour en extraire la cervelle. Celle-ci est mêlée de saké et distribuée. La cavité du crâne est remplie ensuite de copeaux. Quelquefois les yeux sont enveloppés de copeaux et replacés dans leur orbite. La bouche est aussi remplie de copeaux. — Cette tête est passée alors par la fenêtre de l'extrémité orientale de la maison et attachée à un poteau de la sainte haie. Ce poteau

a la forme d'une fourche : il est orné d'inao, sous la tête on lie transversalement la pièce de bois qui fut mise dans la gueule de l'ours au moment où il fut tué, et de part et d'autre sont attachés perpendiculairement à ce bois un glaive et son fourreau. L'assemblée exécute alors une danse autour de ce trophée. De ce moment, ce n'est plus une tête d'ours, c'est un talisman, un démonifuge. Des offrandes de poisson, des morceaux de chair de l'ours, des friandises, des flèches sont apposées : toutes choses que l'ours est censé avoir emportées aux montagnes, la demeure de ses parents, qui satisfaits de tant de libéralité le renverront peut-être au printemps prochain sous les dehors d'un ourson nouveau.

Le repas se poursuit entre l'hôte et les convives. La femme qui durant deux ans a nourri l'animal se tient près de la coupe de fête et reçoit les égards. Le saké coule à pleines coupes, et à la nuit, ceux, qui en sont capables, retournent chez eux.

De cette fête si antique et si caractéristique les ainou se détachent difficilement. Les néophytes chrétiens ne voyant pas le peu de compatibilité de ces traditions avec leur nouvelle religion, y renoncent difficilement.

Le culte du feu reste au fond l'élément principal de la cérémonie. Mais la tasse offerte au feu est-elle le vestige d'une offrande, voire même d'un sacrifice plus abondant, de l'ours ou des meilleurs parties, comme dans d'autres cultes ? Ou sommes nous en présence d'un simple repas préféré avec modeste offrande au feu ? Probablement non. Le caractère kamui tout spécial de l'ourson donne à la fête familiale ou tribale une signification d'union unique. Les ours ancêtres s'y sont particulièrement intéressés en y députant comme aliment principal leur propre rejeton, dont, les forces de jeunesse doivent se communiquer aux Ainu : c'est bien une offrande aux dieux, si vous voulez, de la chasse.

Voici quelques éléments de comparaison. — Une fête d'hiver chez les Lamouts du Kamtchatka. C'est au mois de mars. Au milieu d'un groupe se tient un renne dont le train de derrière est entravé d'un lasso tenu par un Lamout. Un autre Lamout placé à quelque distance du renne tient en mains un javelot. Tous les Lamouts s'inclinent et font le signe de la croix, tandis que le sacrificateur lance d'une main sûre son javelot droit au cœur du renne. L'animal reste quelques secondes immobile, puis chancelle et s'abat du côté opposé à sa blessure. Le cas contraire est considéré comme de mauvais augure... Lorsque la peau et la tête garnie de ses bois sont détachées du corps, les Lamouts construisent une sorte d'échafaudage sur lequel sont posées les dépouilles de l'animal. On les trouvent souvent en pleine forêt.

Le renne étant écorché et dépecé, la viande est mise à cuire. La soupe étant prête, un vieux Lamout saisit un plat rempli de lichen, fait un signe de croix, s'incline à plusieurs reprises et balance son plat du lichen

sur le feu avec toutes sortes de gestes bizarres. Après quoi il présente le plat à chacun des convives, qui saisit une pincée de lichen et la jette dans le feu. Le repas ne commence que lorsque tous les convives ont jeté leur pincée de lichen. (1)

Dans cette fête, comme nous pouvons nous en rendre compte se mêlent déjà des éléments chrétiens. D'autre part les protecteurs de la chasse y font défaut.

On ne peut nier cependant une affinité parfaite avec la fête de l'ours des Aïnou. Les détails de l'une concourent à l'explication des cérémonies de l'autre.

---

(1) A travers le Kamtchatka-Sten Bergman. — Paris, 1927.